323

31

RÉPERTOIRE

DRAMATIQUE

DE LA

SCÈNE FRANÇAISE.

MARCEL.

De Rougemont

A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ J. WODON, RUE DES PIERRES, Nº 1137,

ET CHEZ H. ODE, ÉDITEUR.

De Roug.

323

MARCEL,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR

M. DE ROUGEMONT.

REPRÉSENTÉE, A PARIS, PAR LES COMÉDIENS DU ROI, SUR LE PREMIER THÉATRE FRANÇAIS, LE 28 NOVEMBRE 1826.

4242
B

A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ J. WODON, RUE DES PIERRES, Nº 1137;

ET CHEZ H. ODE, ÉDITEUR.

FÉVRIER 1827.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS.	ACTEURS DE BRUXELLES
	MM.	MM.
MAILLARD, premier échevin de Paris.	Lafon.	
MARCEL, prévôt des marchands.	Joanny.	
LE DAUPHIN de France.	Delaistre.	
LE DUC DE CRAON.	Dumilatre.	
JOSSERAND DE MACON, trésorier du roi de Navarre.	Lecomte.	
OLIVIER, fils de Maillard.	Firmin.	
LAIGNEVILLE, ami de Marcel.	St-Aulaire.	
CONSAC, ami de Marcel.	Delafosse.	
J. CHARNY, ami de Maillard.	Lafitte.	
	Mlle	Mme
MARIE, fille de Marcel.	Bourgoin.	
Grands.		
Bourgeois.		
Pages.		

Les premier, deuxième, quatrième et cinquième actes se passent à l'Hôtel-de-Ville; le troisième au Palais de la Cité.

IMPRIMERIE DE J. WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

MARCEL.

ACTE PREMIER.

Le jour diminue. Au lever du rideau, les personnages en scène s'agitent, vont et viennent avec inquiétude.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAIGNEVILLE, CONSAC, *conjurés.*

LAIGNEVILLE, *avec humeur.*

Réunis en ces lieux à la voix de Marcel,
Nous y devions jurer le pacte solennel.
L'ombre sur les vitraux commence à se répandre,
Le jour fuit... et Marcel se fait encore attendre!

CONSAC.

Retenu loin de nous par des soins importans,
Marcel à nos désirs ne peut tarder long-tems.
Depuis que dans ces murs une lutte inégale
A forcé le dauphin de fuir la capitale;
Depuis que la révolte, agitant les esprits,
A d'une sombre ardeur embrâsé tout Paris,
Du parti navarrois secondant l'espérance,
Au but de ses travaux Marcel marche en silence :
Mais que d'écueils nombreux il lui faut éviter!
Par combien de détours!..

LAIGNEVILLE.

Qu'a-t-il à redouter?

Dans l'affreuse anarchie où la ville est plongée,
Son autorité seule est encor ménagée.
Le peuple, par Marcel détaché de ses rois,
Du prévôt des marchands respecte encor la voix;
Il l'écoute, il le suit; et cette obéissance
Au-dessus de nos lois élève sa puissance!
Pourquoi donc ce mystère et ces retardemens?
J'ai peu de confiance en ces ménagemens.
De nos réformateurs je connais la prudence;
Conjurés inconnus, ils trament en silence
Ces complots dont l'honneur sur eux doit rejaillir
Quand pour les assurer nous offrons de mourir;
Mais dès que leur fortune éprouve un sort contraire,
Aux vengeances des rois ils savent se soustraire,
Et, d'un prince irrité dirigeant le courroux,
Échapper à la mort qu'ils attirent sur nous!
Je veux qu'un chef m'apprenne en me montrant sa [place,
A recevoir de lui l'exemple de l'audace.
Nous jugerons bientôt si Marcel...

CONSAC.

Je le voi!

Marcel s'avance, suivi d'un grand nombre de Conjurés.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCEL, CONJURÉS.

MARCEL.

Amis, qu'un même espoir a rassemblés chez moi,
Qui, touchés en secret des malheurs de la France,
Avez entre mes mains juré sa délivrance;
Citoyens qui, partout et sans cesse opprimés,
Contre vos oppresseurs êtes enfin armés,
Voici le jour promis à votre impatience!
Sous les murs de Paris le Navarrois s'avance:

Dans cette capitale où l'appellent vos vœux,
Il entrera demain.

CONJURÉS.

Demain !

MARCEL.

Si je le veux.

CONJURÉS.

Qu'il vienne !

MARCEL.

Parmi nous avant de l'introduire,
De ses nobles desseins j'ai voulu vous instruire.
A de vils courtisans abandonnant l'état,
Prince inhabile et fier, Jean, moins roi que soldat,
Aux hasards des combats exposant sa couronne,
Dans les champs de Poitiers est descendu du trône,
Là, d'un destin fatal les rigoureuses lois
Ont du sceptre à jamais déshérité Valois;
Son fils ne peut régner. Dans les tems difficiles,
Le sceptre doit passer aux mains les plus habiles;
Et le jeune héritier de ce trône puissant,
D'un royaume vieilli monarque adolescent,
N'opposant aux efforts d'une lutte terrible
Qu'une jeunesse oisive, un courage paisible,
Au grand art de régner par son âge étranger,
Contre les factions ne peut nous protéger.
Il faut à nos destins un de ces grands courages
Dont l'ascendant vainqueur, né du sein des orages,
Garantissant les droits qu'on voudrait nous ravir,
Des chaînes du passé dégager l'avenir.
Monarque généreux, le prince de Navarre
En faveur de la France aujourd'hui se déclare.
Gendre du roi captif, beau-frère du dauphin,
Aux maux que nous souffrons lui seul peut mettre [fin;
Lui seul peut nous sauver.

LAIGNEVILLE.

Eh quoi! toujours des maîtres!
Porter toujours les fers légués par nos ancêtres!
De la société peupler les derniers rangs!
Ne savoir qu'accepter ou chasser nos tyrans!
Pourquoi ne pas sortir de ce long esclavage?
Un demi-siècle à peine, et d'un noble courage,
La Suisse, armant ses fils contre un joug détesté,
Aux mains de ses tyrans reprit sa liberté:
Par les siens gouvernée, indépendante et fière,
Elle a de ses vertus rempli l'Europe entière:
L'Autriche en vain contre elle exhala son courroux!
L'exemple de la Suisse est-il perdu pour nous?

MARCEL.

De son peuple sauvage irritant le génie,
Par son sol protégée, et par ses mœurs unie,
La Suisse a pu sans doute avec sécurité
De ses jeunes états fonder la liberté;
Et tranquille, en ses monts prudemment enfermée,
Braver de Léopold la menaçante armée.
Mais nous dont vingt partis troublent toujours la paix,
Nous, toujours divisés de vœux et d'intérêts,
De vainqueurs, de vaincus éternel assemblage,
Qui différons de lois, de mœurs et de langage,
Pourquoi tenter encor des succès incertains,
Quand le roi de Navarre assure nos destins?
Et tel est son respect pour nos droits, pour nous
Qu'il veut de notre main tenir le diadême. [même.
A nos ambitions Charle offre son appui:
Le pouvoir est à nous, si le trône est à lui.

LAIGNEVILLE.

Mais si dans sa puissance oubliant notre gloire,
Nos services un jour sortaient de sa mémoire?...

MARCEL.

Monarque élu par nous et par nous renversé,
Il tomberait du trône où nous l'aurions placé.

CONSAC, *à Laigneville.*

Eh quoi! lorsqu'en nous seuls il met sa confiance,
De tes affreux soupçons l'injuste prévoyance
Jusque dans l'avenir le poursuit aujourd'hui.

LAIGNEVILLE.

Eh! qu'a-t-il fait pour nous?

MARCEL.

Qu'avons-nous fait pour lui?
Des cruautés de Jean ministres exécrables,
Conflans, Regnaut, Clermont, de cent meurtres cou-
Au milieu de la paix, et par le crime unis, [pables,
Ont sous les yeux de Charle égorgé ses amis:
Les avons-nous vengés? Nos lâches adversaires
De leur faste insolent affrontent nos misères:
Les avons-nous punis? Non, et dans ce séjour
Leurs agens du dauphin préparent le retour.
Savez-vous de quels maux ce retour vous menace?
Aux cœurs de vos tyrans n'espérez point de grâce.
Se plaindre est un forfait qu'ils ne pardonnent pas:
Quiconque a murmuré mérite le trépas.
Les bourreaux sont choisis, les vengeances sont prêtes;
Au fer qui les attend livrerez-vous vos têtes?
Pour son pays, sans doute, il est beau de souffrir,
Mais quand on peut combattre est-ce assez de mourir!
Ah! de nos ennemis prévenons la vengeance,
Frappons, et révélons enfin notre puissance.
Clermont, de nos amis ardent persécuteur,
Qui contre vous du prince excita la fureur,
Clermont vit parmi nous, sa coupable présence
Des amis du dauphin entretient l'espérance;
Il est l'orgueil, l'amour, l'appui des factieux.

Enlevons au parti ce chef audacieux;
Que du peuple indigné la sanglante justice
Atteigne enfin Clermont...

TOUS.

Qu'il meure!

MARCEL.

Oui, qu'il périsse!
Et que par son trépas Charle soit informé
Que le chemin du trône aux Valois est fermé.
Courez!... volez du peuple accomplir la sentence;
Que de sa liberté le règne enfin commence...

TOUS.

Courons!

Ils sortent en désordre.

SCÈNE III.

MARCEL, CONSAC, LAIGNEVILLE.

CONSAC.

Qu'espères-tu de cette cruauté?

MARCEL.

Ce crime les attache à ma prospérité.

LAIGNEVILLE.

Marcel, sans recourir à des forfaits semblables...

MARCEL.

Ils me serviraient moins innocens que coupables.
Long-tems enveloppé d'un silence prudent,
Je n'eus de mes projets que moi pour confident.
Impénétrable à tous, le plus profond mystère
A couvert mes desseins d'un voile salutaire;
Et j'ai, sans provoquer d'affreux ressentimens,
De mon pouvoir futur jeté les fondemens.
On ne m'a jamais vu, honteux de ma naissance,
M'indigner du fardeau d'une obscure existence,
Et mendiant l'appui d'une vaine faveur,

Pour m'égaler aux grands descendre à leur hauteur;
Mieux instruit, j'ai prévu que féconds en ruines,
Ces momens désastreux de guerres intestines,
Ces bouleversemens où l'état est livré,
M'ouvriraient aux honneurs un chemin assuré.
Des Rainfroi, des Martel, rajeunissant l'histoire,
Je veux à ces grands noms associer ma gloire.
Que de fois leur audace a troublé mon sommeil!
J'enviais leur destin, et lorsqu'à mon réveil,
De leur vaste pouvoir mesurant l'étendue,
Sur mon néant soudain je reportais la vue,
Mon orgueil irrité comptait avec effroi
L'espace qui sépare un sujet de son roi;
J'ai voulu le combler... et si je ne m'abuse,
De mon ambition ce jour porte l'excuse.

LAIGNEVILLE.

Tu ne l'ignores pas, la voix des préjugés
Tient encor sous son joug les Français engagés.
Le dauphin compte ici des partisans fidèles,
Ennemis déclarés des réformes nouvelles;
Maillard est de ce nombre : échevin de Paris,
Il peut dans le silence observer tes amis;
Il peut...

MARCEL.

Sur mes projets il est sans défiance;
Son amitié long-tems brigua mon alliance,
Et puisque mon destin se décide aujourd'hui,
Que puis-je avoir encore à redouter de lui?
Nos droits ont des soutiens jusque dans la noblesse,
Qu'indigne des Valois la constante faiblesse.
Les Craon, les d'Harcourt, à Marcel sont unis;
Par des traités secrets leur secours m'est promis.
Descendant du haut rang où brillaient leurs ancêtres,
Ils se font nos égaux, nous deviendrons leurs maîtres.

CONSAC.

Des intérêts publics constamment éloigné,
A son obscurité le peuple résigné,
Sous le pouvoir royal, exempt d'inquiétude,
De la fidélité s'est fait une habitude.

MARCEL.

Cessez de lui prêter un pareil sentiment:
Le peuple, mes amis, aime le changement.
Ne craignons point des grands les inconstans suffrages,
Le parti qui triomphe a toujours leurs hommages.
De nos dissentions immobiles témoins,
A se faire oublier ils bornent tous leurs soins;
Dans les jours de dangers ils gardent le silence,
De leurs stériles vœux protégent l'innocence;
Mais toujours dévoués au parti du bonheur,
Ils pleurent les vaincus, et servent le vainqueur!
Qu'aujourd'hui je triomphe, et demain leurs cohortes
De mon humble demeure assiégeront les portes;
Et demain vils flatteurs à me plaire empressés...

Laigneville et Consac sortent.

SCÈNE IV.

MAILLARD, MARCEL.

MAILLARD.

Marcel, de quels dangers sommes-nous menacés?
D'où naît l'inquiétude où la ville est en proie?
Quelques audacieux pleins d'une horrible joie,
Donnant un libre essor à de tristes fureurs,
De la rebellion arborent les couleurs,
Et dans Paris, qu'alarme une telle insolence,
Leurs cris du Navarrois invoquent la présence.

MARCEL.

Je le sais.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MAILLARD.

Quoi! Marcel, vous savez qu'en ces lieux
Le Navarrois allume un feu séditieux;
Que son or, ses conseils, sa coupable influence
Préparent en secret les malheurs de la France?
Et pour sauver le trône, et la France et son roi,
Qu'avez-vous tenté?

MARCEL.

Rien!

MAILLARD.

O ciel!

MARCEL.

Écoute-moi.

MAILLARD.

De la sédition Marcel prend la défense!

MARCEL.

Marcel de ses tyrans veut délivrer la France,
Et ne veut plus souffrir qu'une insolente voix
Sur les désirs du peuple abuse encor les rois.
Ces grands qui, près du trône et l'entourant d'entraves,
Esclaves de la cour, nous traitaient en esclaves,
Fiers d'un droit usurpé, que sont-ils devenus?
A Poitiers, à Crécy dispersés et vaincus,
De leurs vastes débris ils couvrent le royaume,
Et ce corps si puissant n'est plus qu'un vain fantôme:
Empêchons que jamais il ne puisse saisir
Le pouvoir qu'à nos mains les tems viennent offrir.
De notre ambition le ciel même est complice;
C'est lui qui, de nos lois réparant l'injustice,
Et donnant à ces grands une haute leçon,
Dans des fils inconnus éteignit leur maison,
Et, les frappant sans bruit, a laissé sans mémoire
Des noms qu'à nos respects accoutumait la gloire.

MAILLARD.

Quand pour tous les mortels le malheur est sacré,

Contre un roi malheureux Marcel a conspiré!
Son destin a du peuple épuisé la constance.
D'un prince dans les fers l'inutile existence
Pèse sur ses sujets et ne les défend plus.
Un dauphin sans pouvoir et des grands sans vertus
S'uniraient vainement pour rendre à ma patrie
Sa grandeur éclipsée et sa gloire flétrie;
C'est à nous qu'appartient cet illustre devoir.
Le peuple de la France accomplira l'espoir:
Flétri par le besoin, décimé par la guerre,
Il traîne aux pieds des grands sa touchante misère,
Sans qu'un regard jamais ait consolé ses maux;
Pour un monarque ingrat son sang coule à grands flots;
Le trésor s'enrichit de ses longs sacrifices,
Et l'on semble à loisir dédaigner ses services!
Et des honneurs publics exilé pour jamais,
Présent dans les dangers, absent pour les bienfaits,
Esclave trop heureux, il doit, à les en croire,
Vivre pour leurs plaisirs et mourir pour leur gloire!
Esclave obéissant, le peuple est outragé;
Mais dès qu'il se fait craindre il est déjà vengé.

MAILLARD.

Ce peuple, dont ta voix exalte la puissance,
A flatté ton orgueil de son obéissance:
Comme ses actions tu règles ses discours,
Et son guide aujourd'hui, tu crois l'être toujours.
Mais lorsqu'à ses fureurs le peuple s'abandonne,
Nul freint ne le retient, nul crime ne l'étonne:
Tu le verras bientôt, comblant tous les excès,
Marcher insolemment de forfaits en forfaits,
Marquer ses ennemis et les frapper dans l'ombre.
Toi-même, épouvanté de ces meurtres sans nombre,
Tu voudras mettre un terme à tant d'assassinats:
Dans le chemin du crime on ne s'arrête pas.

Le peuple, à ce désir prompt à te méconnaître,
Dans un chef modéré ne verra plus qu'un traître
Dont le trépas importe à sa sécurité.
Il brise entre tes mains ta frêle autorité;
Il ne veut plus de toi, même pour son complice;
Déchu de sa faveur, il te voue au supplice.
Tu rappelles en vain tes services passés :
Ta modération les a tous effacés.
En vain pour l'attendrir tu fais parler tes crimes,
Tu vantes tes exploits, tu comptes tes victimes;
Ce peuple, dont tu fus et l'idole et l'appui,
Te punit des forfaits que tu commis pour lui.

MARCEL.

J'espère tout du peuple et n'en ai rien à craindre;
Son amour m'est connu. Crois-moi, loin de me plaindre,
Partage en m'imitant ma gloire et ma faveur.

MAILLARD.

Je ne sépare pas la gloire de l'honneur.

MARCEL.

Le captif d'Édouard que la France abandonne...

MAILLARD.

Est plus roi dans les fers que Charles sur le trône.

MARCEL.

Ainsi Maillard préfère aux douceurs du pouvoir...

MAILLARD.

La vertu d'un sujet.

MARCEL.

Aux honneurs...

MAILLARD.

Mon devoir.

MARCEL.

Il expose tes jours.

MAILLARD.

Il illustre ma vie.

MARCEL.

Tu braves le trépas !

MAILLARD.

Et je crains l'infâmie.
Elle s'attache à toi si ton bras aujourd'hui
A la sédition prête un funeste appui.
Au nom de ta patrie, au nom de ta famille,
De cet hymen promis à mon fils, à ta fille,
Qui devait à la mienne allier ta maison,
Abjure les projets qui troublent ta raison.
Sous tes pas chancelans la tombe est entr'ouverte;
Paris te désavoue, et tu cours à ta perte.
Et dût un sort fatal, exauçant tes souhaits,
Accorder à tes vœux un coupable succès,
L'histoire en traits de sang flétrirait ta mémoire
D'un immortel affront.

MARCEL.

Que m'importe l'histoire !
A-t-elle, toujours juste en ses nombreux arrêts,
Des tyrans couronnés signalé les forfaits?
Non; de la flatterie elle fut l'interprète.
Un criminel heureux rend l'histoire muette.

SCÈNE V.

MAILLARD, MARCEL, CHARNY.

CHARNY.

Ah! Maillard! ah! Marcel!

MAILLARD.

Expliquez-vous!

MARCEL.

Parlez!

CHARNY.

D'une subite horreur tous mes sens sont troublés.
J'ai vu... de ce tableau la douloureuse image,
Ainsi que mes esprits, a glacé mon courage.

La nuit d'un voile épais couvrait déjà ces murs;
Des artisans grossiers, des citoyens obscurs,
Des étrangers, sans cesse à nos troubles fidèles,
Reparaissant toujours au sein de nos querelles,
Emissaires honteux du prince Navarrois,
Se dirigeaient ensemble au palais de nos rois.
Le désordre... les cris... ce farouche visage
Où brillait je ne sais quel espoir de carnage;
Tout semblait présager un horrible malheur.
Clermont, de nos vieux rois le digne serviteur,
Cherchant à réprimer cette audace effrénée,
S'est montré tout à coup à la foule étonnée;
Son aspect un instant fait pâlir ses bourreaux:
« Que voulez-vous? » Ta mort, disent-ils. A ces mots,
Furieux, agitant leurs armes criminelles,
J'ai vu, j'ai vu soudain cet amas de rebelles,
Franchissant le palais, dans le sein du vieillard
A coups précipités enfoncer le poignard:
Il n'est plus...

MAILLARD.

Ah! grand Dieu!

MARCEL, *froidement.*

Clermont était coupable;
Il a subi son sort.

MAILLARD.

Que dis-tu, misérable!

MARCEL.

Abandonné par vous aux mépris insultans,
Le peuple de son joug est las depuis long-tems:
Il veut la liberté.

MAILLARD.

La liberté du crime!

MARCEL.

Quel blasphême!

MAILLARD.

Ainsi donc, une illustre victime
A de vos noirs complots révélé la fureur.
Des abus du pouvoir zélé réformateur,
Tu prétends de ton prince éclairer la justice,
Et déjà d'un forfait tu te rends le complice;
Tu reproches aux grands leurs coupables excès,
Et tu baignes tes mains dans le sang d'un Français.

MARCEL.

Le peuple dans son sang a lavé son offense!

MAILLARD.

Depuis quand la justice est-elle la vengeance?
Et s'armant au hasard d'un pouvoir clandestin,
Rend-elle ses arrêts un poignard à la main?

MARCEL.

Un exemple terrible est souvent nécessaire.

MAILLARD.

Sur tes affreux projets ce crime enfin m'éclaire.
Exécrable assassin des sujets de ton roi,
Je romps tous les liens qui m'attachaient à toi.

MARCEL.

Cours des Valois mourans embrasser la querelle :
A défendre ses droits le peuple entier m'appelle.

Il sort.

MAILLARD, *à Charny.*

Oui, suivant le péril, guerrier ou magistrat,
Fidèle à mes sermens, à mon prince, à l'état,
Dérobant à ses mains d'innocentes victimes,
Maillard sera partout pour prévenir les crimes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL, CONJURÉS.

MARCEL.

Je vous l'avais prédit. Paris a respecté
L'irrévocable arrêt que vous avez porté;
Il n'a d'aucun regret honoré la victime,
La vengeance du peuple est toujours légitime.
Paris s'est souvenu qu'au milieu des états,
Clermont, de son orgueil, blessa vos magistrats.
Son silence applaudit à la mort du coupable,
Instruits par son exemple et sa fin déplorable,
Vos lâches oppresseurs sauront à l'avenir
Qu'il n'est point de forfaits que vous n'osiez punir.
Profitez du moment où confuse, étonnée,
De ce coup imprévu leur âme consternée
D'une terreur secrète éprouve les effets :
L'audace des partis fait souvent leurs succès.
Que d'un scrupule vain aujourd'hui délivrée,
De ses nobles couleurs la liberté parée
Promène dans Paris ses nouveaux étendards.
Si, malgré leur faiblesse affrontant vos regards,
Vos ennemis encor s'offraient à votre haine,
Citoyens, comptez-vous, la victoire est certaine.

Les conjurés sortent.

SCÈNE II.

MARCEL, *seul.*

Du prince de Navarre agent mystérieux,
Josserand devrait être arrivé dans ces lieux.

La nuit, qui règne encor, de notre espoir complice,
Prête à cet entretien son ombre protectrice,
Et, couvrant nos desseins d'un voile officieux,
Même au sein de Paris les cache à tous les yeux.
D'où vient qu'il tarde encore? Ah! je le vois paraître.
Approchez, Josserand.

SCÈNE III.

MARCEL, JOSSERAND.

JOSSERAND.

Digne ami de mon maître,
Intrépide Marcel, dont le zèle éprouvé
Des piéges de Valois, l'a souvent préservé,
Que peut-il espérer? que doit-il entreprendre?

MARCEL.

De lui seul aujourd'hui le succès va dépendre :
Sur nos calamités par ma voix éclairé,
Le peuple à le revoir est déjà préparé!

JOSSERAND.

Combien il sera fier de son libre suffrage!
Il a plaint ses malheurs, admiré son courage;
Touché de ses revers...

MARCEL.

Votre roi m'est connu;
Parlons de ses projets, et non de sa vertu.

JOSSERAND.

Vous possédez, Marcel, toute sa confiance.

MARCEL.

Il ne peut rien sans moi.

JOSSERAND.

Sa juste impatience
Dans le plus grand secret m'a député vers vous;
Le moment est venu de nous réunir tous.
Par ses propres enfans la France est déchirée;
Du royaume à jamais la Guyenne est séparée;

Le Poitou d'Edouard subit encor les lois;
L'Orléanais échappe au pouvoir de Valois ;
Nous avons à prix d'or conquis la Normandie.
Tandis qu'à la lueur du rapide incendie
Qui dévore en courant vos hameaux dévastés;
De Corbie et d'Amiens s'écroulent les cités;
Qu'en foule désertant le chaume héréditaire,
De stupides vassaux la rage sanguinaire
Croit, immolant les grands à ses viles fureurs,
Par de nouveaux forfaits réparer ses malheurs!
Mon maître s'en indigne, et son âme attendrie
Veut enfin mettre un terme aux maux de la patrie.

MARCEL.

Nous sommes seuls, pourquoi ce fastueux discours?
Abjurez, croyez-moi, ce langage des cours,
Sans détour, Josserand, parlons-nous l'un et l'autre:
Vous savez ma pensée, et je connais la vôtre.
A quoi bon nous tarquer d'une vaine pitié
Pour des maux où tous deux nous sommes de moitié?
Sans les nombreux fléaux qui désolent la France,
L'avenir pour nos vœux serait sans espérance;
Les grands événemens s'emparent des esprits.
Par ses propres périls quand le peuple est surpris,
Il oublie aisément le danger de ses maîtres;
Et la prospérité ne fait jamais de traîtres.
Charle sur nos malheurs s'est donc apitoyé?
Mais le sceptre est le prix qu'il met à sa pitié.

JOSSERAND.

Et ses droits?

MARCEL.

Du dauphin le trône est l'héritage.

JOSSERAND.

Auriez-vous confié le sceptre à son jeune âge,
Exposé votre vie à ses ressentimens?

MARCEL.

Valois de nos aïeux a reçu les sermens.

JOSSERAND.

Eh ! pensez-vous jamais que le dauphin oublie
Les jours où dans Paris, sa puissance avilie
Vit des sujets ingrats parjurer leur devoir ;
Et, puisant dans le nombre un horrible pouvoir,
D'un glaive parricide effrayant la couronne,
Dicter leurs volontés à l'héritier du trône ?
Oublîra-t-il ses droits outragés, méconnus,
Des états assemblés les insolens refus,
Leurs députés, du trône essayant la conquête,
Le choix des révoltés vous plaçant à leur tête,
De la sédition le pacte criminel
Secrètement conclu par les soins de Marcel?
Ce nom dans sa mémoire est gravé par la haine.
Songez-y bien, Marcel, votre mort est certaine,
Si, de ses ennemis un jour victorieux,
Le dauphin remontait au rang de ses aïeux.

MARCEL.

Je sais que s'il remonte au trône de son père,
Chez le roi de Navarre il portera la guerre,
Et que des flots de sang vengeront les Valois.
Du prince ambitieux qui méconnut leurs droits.

JOSSERAND.

Vos dangers sont pareils, votre cause est commune.
Vous devez du dauphin redouter la fortune,
Et, vous prêtant tous deux un mutuel appui,
Pour renverser Valois vous unir aujourd'hui.
L'intérêt de mon maître et celui de la France
Exigent entre vous cette étroite alliance :
Elle peut tout sauver, l'état, mon maître et vous !
Du dauphin irrité vous craignez le courroux ;
Eh ! que pourrait Valois, sans trésor, sans armée ?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Se dérobant aux cris de la France alarmée,
Abandonné du peuple, et trahi par sa cour,
Et réduit quelquefois à cacher son séjour ?
Sans pouvoir le venger dévorant une offense,
Que peut pour ses amis sa royale indigence ?
Et quand il serait vrai qu'égarés par l'honneur,
Associant, hélas ! leur sort à son malheur,
Quelques sujets obscurs, qu'un vain zèle transporte,
Des fuites du dauphin faible et fidèle escorte,
Voulussent, d'un combat affrontant les revers,
Disputer le royaume au prince que je sers...
Par Marcel appuyé, mon maître est invincible.

MARCEL.

Je sais qu'à son courage il n'est rien d'impossible.
Mais lorsqu'au trône assis on règne en liberté,
La couronne aux ingrats permet l'impunité.
Et si, rangeant Paris sous son pouvoir suprême,
J'orne son front royal d'un nouveau diadème,
Quel garant de sa foi ?

JOSSERAND.

Le voici. Ce traité
Vous répond à jamais de sa sincérité.
Dédaignant l'appareil d'une pompe inutile,
Mon maître par vous-même introduit dans la ville,
S'y présentera seul, sans gardes, sans amis ;
Le soin de sa personne à vos mains est remis :
Telle est dans votre honneur sa noble confiance !
Je ne vous parle pas de sa reconnaissance,
Du rang qui vous attend.

MARCEL.

De ses antiques droits
Pépin en dépouillant l'héritier de ses rois,
A ses propres enfans a légué la couronne :
Je ne veux que m'asseoir sur les marches du trône.

Mais déjà du soleil la naissante clarté,
De ces lieux par degrés chassant l'obscurité,
Peut trahir le secret de notre intelligence.
D'ici sans être vu partez en diligence ;
De notre dévoûment assurez votre roi.
Le trépas de Clermont répond de notre foi.
Accablé sous le poids d'une longue souffrance,
Paris de votre maître attend sa délivrance.

Josserand sort.

SCÈNE IV.

MARCEL, *seul.*

Oui, Charle n'eût-il pas pour régner en ces lieux
Les droits de son hymen, le sang de ses aïeux,
A notre sûreté son règne est nécessaire :
Lui seul offre à nos jours un abri tutélaire.
De son sceptre usurpé la nouvelle grandeu
A des destins nouveaux allîra sa splendeu ,
Et cette ambition qui dévore ma vie,
Au trône parvenu, son rang la justifie.
Je puis prétendre à tout si Charle est notre roi ;
Il le sera... dût-il ne régner que pour moi !
Et qu'importe à Marcel ce peuple ingrat, volage,
Qui s'agite sans but, et, né pour l'esclavage,
Présente un front docile à chaque souverain ;
Que l'on flatte aujourd'hui pour l'enchaîner demain,
Et qui, moins dangereux qu'il ne veut le paraître,
Croit à la liberté dès qu'il change de maître !
Ah ! bientôt affranchi de son cruel secours....

SCÈNE V.

MARIE, MARCEL.

MARIE.

Que le ciel à mon père accorde d'heureux jours,

Et, de son humble fille exauçant la prière,
De bonheur et de paix remplisse sa carrière !

MARCEL.

Du sort qu'en ce moment implore ta ferveur,
Ton père a cette nuit éprouvé la faveur,
Chère enfant, dont les traits, image de ta mère,
La rappellent encore à ma douleur amère,
Tes jours au désespoir furent long-tems livrés ;
Lève sur l'avenir tes regards assurés. [sance,
L'heureux instant approche où, vains de leur nais-
Ces courtisans altiers déchus de leur puissance,
Les Craon, les Duras, les Coucy, les Bozon,
Courberont devant moi l'orgueil de leur maison ;
Où leurs enfans, rivaux empressés à te plaire,
Disputeront ton choix.

MARIE.

Que dites-vous, mon père?
Quand le fils de Maillard, assuré de ma foi,
Pour son pays armé combat près de son roi,
Je paîrais par l'oubli sa tendresse fidèle !

MARCEL.

Vers des destins plus grands ma fortune t'appelle.

MARIE.

J'ai placé mon bonheur dans l'amour d'Olivier.

MARCEL.

Il faut y renoncer.

MARIE.

Eh! comment l'oublier?
Cet amour sous vos yeux s'est formé dès l'enfance,
Vous-même avec plaisir avez vu sa naissance ;
Vous-même avez aidé ses innocens progrès.
Lorsqu'Olivier s'éprit de mes faibles attraits,
Votre voix m'ordonna de l'aimer... et d'avance
Mon père avait compté sur mon obéissance.

Trois ans sont écoulés depuis cet heureux jour :
Les vertus d'Olivier ont accru mon amour.
A ses destins futurs par vous-même asservie,
J'ai fait de cet hymen le charme de ma vie :
De cet espoir si doux laissez-moi m'enivrer.
Près de vous, avec lui, qu'aurais-je à désirer?

MARCEL.

Avant que de Poitiers la funeste journée
De l'imprudent Valois fixât la destinée;
Avant qu'un grand revers, expiant ses excès,
L'eût fait tomber vivant au pouvoir de l'Anglais,
Des honneurs plébéïens j'avais touché le faîte;
Et mon ambition obscure, satisfaite,
A de plus grands succès ne pouvant aspirer,
Par l'hymen d'Olivier crut encor s'honorer.
Mais au fils de Valois Maillard resté fidèle,
Dans un ancien ami ne voit plus qu'un rebelle :
Il sert nos oppresseurs, et peut-être aujourd'hui
Le sort va prononcer entre ton père et lui.
L'un à l'autre opposés, puis-je allier ma fille
A celui qui, vainqueur, proscrirait ma famille;
Qui, d'un jeune despote odieux instrument,
A placé son orgueil dans mon abaissement;
Qui cette nuit encor...

MARIE.

Le voici qui s'avance.

MARCEL.

Quel motif vers ces lieux dirige sa présence?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAILLARD.

MAILLARD.

Ma présence n'a rien qui te doive étonner.

MARCEL.

Quoi!

MAILLARD.

L'heure du danger pour toi vient de sonner.

MARCEL.

Je n'en redoute aucun.

MAILLARD.

Dans ce péril extrême,
Malgré toi, malgré moi, j'ai pitié de toi-même ;
D'un trépas assuré je te veux préserver.
Tu voulais me corrompre, et je viens te sauver.

MARCEL.

Me sauver !

MAILLARD.

D'Édouard trompant la vigilance,
Et du soin de ses jours chargeant la Providence,
L'héritier des Valois que vous aviez proscrits,
Cette nuit sans escorte est rentré dans Paris.

MARCEL.

Le dauphin !

MAILLARD.

Sur la foi de serviteurs fidèles,
Il vient de sa présence effrayer les rebelles ;
Reconquérir ses droits, ressaisir son pouvoir,
De tous les révoltés décourager l'espoir ;
Mais pour le crime seul réservant sa vengeance,
Il ouvre au repentir l'accès de sa clémence.

MARCEL.

En vain de la clémence il donne le signal ;
Maillard, aux révoltés tout pardon est fatal ;
C'est un piége honteux où se prend la faiblesse,
Qui conspira sans peur doit vivre sans bassesse.

MAILLARD.

Écoute : d'amis sûrs le prince est entouré ;
Sur son péril nouveau par moi-même éclairé,
Il sait le nom des chefs de ce complot infâme,

A quel affreux espoir ils ont livré leur âme;
Quel intérêt les vend au parti de l'Anglais;
Comment du Navarrois préparant le succès,
Ils ont flatté ses vœux de l'exil de nos princes,
Et promis à son joug la foi de nos provinces;
Quelles mains ont versé les trésors corrupteurs;
Du trépas de Clermont il connaît les auteurs.
Dois-je te l'avouer?.. hélas! en sa présence,
Sur un seul ma faiblesse a gardé le silence.
Tout près de le nommer, une vieille amitié
M'armant en sa faveur d'un reste de pitié,
J'ai su cacher son nom, et le prince l'ignore.

MARIE.

O Maillard!

MAILLARD.

De ton crime il ne sait rien encore.

MARCEL.

Il pourrait ignorer...

MAILLARD.

Oui, jusques à présent,
Des forfaits de la nuit il te croit innocent.
Suis-moi, viens noblement réparer ton offense;
Viens, qu'un prompt repentir te rende l'innocence.

MARCEL.

Moi, qu'aux pieds du dauphin j'aille m'humilier!
Maillard, je sais mourir et ne sais pas prier.

MAILLARD.

Tu ne sais pas prier!.. Pour déchirer la France,
Quand tes vœux de l'Anglais mendiaient l'assistance,
Ou des fureurs du peuple éternisant le cours,
Du Navarrois perfide imploraient le secours;
Humiliant l'orgueil de cette âme si fière,
Tu savais bien alors descendre à la prière.

MARCEL.

Et d'ailleurs, le dauphin en ces lieux arrivé,

De tout événement se croit-il préservé?
Quels combats ont ici révélé sa puissance?
Quel pays s'est courbé sous son obéissance?
Il revient en transfuge au sein de ses états;
S'il a des partisans, nous avons des soldats.
D'aujourd'hui seulement la lutte est engagée :
L'élite du royaume à nos vœux s'est rangée;
Les Craon, les d'Harcourt combattent avec nous.

MAILLARD.

Viens les voir du dauphin embrasser les genoux.

MARCEL.

Qu'entends-je! ils trahiraient leurs sermens...

MARIE.

O mon père!
Que sur votre danger ce moment vous éclaire.
Rentrant avec honneur sous le joug du pouvoir,
Vos amis ont repris le chemin du devoir;
De leur sage conduite imitez la prudence :
Ne vous séparez plus de Maillard, de la France,
Du roi qu'elle chérit.

MARCEL, *à lui-même.*

Plus habiles que moi,
Pour couvrir leurs desseins ils vont tromper le roi.

MAILLARD.

Pourrais-tu balancer?

MARIE, *à Maillard.*

Son âme est attendrie...

A Marcel.

Mon père, ayez pitié des larmes de Marie.

MAILLARD.

Je ne te parle pas des dangers que tu cours,
De l'arrêt infâmant qui flétrirait tes jours,
Et s'étendant bientôt sur toute ta famille,
A des pleurs éternels condamnerait ta fille;

Je ne te dirai point qu'en s'éloignant de toi,
Beaucoup te trahiront... ils ont trahi leur roi.
Mais vois de quels fléaux la France est menacée;
Sur les maux qu'elle souffre arrête ta pensée :
Ces désastres si grands les veux-tu prolonger?
Vois son sol glorieux souillé par l'étranger,
Nos ateliers détruits et nos cités désertes,
De soldats vagabonds nos campagnes couvertes,
L'Anglais, de sa présence insultant nos remparts,
Au drapeau navarrois mêlant ses étendards;
Soumis à leurs vassaux, des fantômes de princes
Du pays en danger séparant leurs provinces,
Ou déployant en paix leurs insolens drapeaux,
Du trône de Valois s'arracher les lambeaux.
Non, tu ne voudras pas partager leur furie,
Tu ne seras pas sourd au cri de la patrie;
Jamais au cœur Français sa voix ne parle en vain.

MARCEL.

Allons, je t'accompagne au palais du dauphin.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une des Salles du Palais de la Cité.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARNY, OLIVIER.

CHARNY.

Avec notre dauphin dans ce royal séjour,
Enfin, cher Olivier, vous voilà de retour.

Que de maux ont marqué les jours de votre absence!

OLIVIER.

Le devoir près du prince enchaînait ma présence.
A travers les dangers sans cesse renaissans,
Tantôt du Navarrois bravant les partisans;
Ou, trompant par la fuite une cité rebelle,
Tantôt sur les remparts d'une ville fidèle,
Pour la gloire du trône affrontant le trépas,
J'ai toujours du dauphin accompagné les pas.
Peut-être on vous a dit que partout sa présence,
Dans les cœurs abattus ramenant la vaillance,
Au parti de son père a conquis des soutiens;
Que brisant à sa voix leurs imprudens liens,
Et consacrant leurs bras au vœu de la patrie,
Les enfans égarés de l'antique Neustrie,
D'une ligue honteuse empressés de sortir,
Ont aux pieds du dauphin porté leur repentir.
Vous aurez su qu'Amiens par un retour sincère
Du prince de Navarre a banni l'émissaire;
Que Soissons a suivi cet élan glorieux,
Et rendu son amour au roi de nos aïeux.
Cher ami, si j'en crois ma secrète espérance,
Le ciel prend en pitié les destins de la France:
Par vingt ans de revers ce royaume éprouvé,
Au terme de ses maux est enfin arrivé.

CHARNY.

Ah! ne vous livrez pas à cette erreur fatale!
Ici tout est danger. Dans cette capitale
L'anarchie en tyran règne avec ses fureurs;
Imprimant chaque jour de nouvelles terreurs
A ce peuple stupide usé par la misère,
Elle arme ses transports d'un glaive sanguinaire:
Le retour du dauphin enflamme son courroux.

OLIVIER.

Il vient aux révoltés porter les derniers coups.

CHARNY.

Je frémis en songeant où s'étend leur puissance.

OLIVIER.

Si ce n'est point assez des droits de sa naissance
Pour réduire au néant quelques sujets ingrats,
N'a-t-il pas son épée et l'appui de nos bras!

CHARNY.

Oui, Paris compte encor des serviteurs fidèles;
Mais ils n'égalent point le nombre des rebelles.

OLIVIER.

D'une vaine terreur votre esprit est frappé.
Aux piéges d'Edouard par miracle échappé,
Le dauphin, que le ciel protégea dans sa route,
Retrouverait ici les malheurs qu'il redoute!
Que dis-je, son courage aurait bravé l'Anglais
Pour venir succomber... Jugez mieux des Français!
Lorsqu'à leur loyauté le dauphin se confie,
L'honneur de tous ensemble est garant de sa vie :
Le trône n'eut jamais de rempart plus sacré.
Paris, séjour brillant par nos rois consacré,
Noble et riche cité, berceau de nos ancêtres,
Par ta fidélité, toi, si chère à tes maîtres,
Les livrant aux poignards des conjurés obscurs,
D'un parricide affreux tu souillerais tes murs;
Et des plus saints devoirs, par le crime affranchie,
Renversant de Clovis l'antique monarchie,
Tes enfans subiraient le joug du Navarrois!
Tu placerais l'Anglais au trône de tes rois!
Non, l'on te calomnie! Et si quelques infâmes
Ont senti de l'honneur s'éteindre en eux les flammes,
Citoyens criminels, sujets ambitieux,
S'ils ont osé former ces complots odieux,

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Qu'ils tremblent ! nous saurons conserver à la France
Et ses rois, et sa gloire et son indépendance.

CHARNY.

Digne fils de Maillard !

OLIVIER.

Mais... voici le dauphin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DAUPHIN, CRAON, NOBLES, COURTISANS, PAGES.

LE DAUPHIN.

Palais de mes aïeux, je te revois enfin !
Que mon cœur est ému ! le malheur et l'absence
Rendent encor plus chers les lieux de la naissance.
Pourquoi faut-il, hélas ! qu'un sort capricieux
Retienne encor mon père éloigné de ces lieux,
Et vienne, en m'accablant de son pouvoir suprême,
Charger mon jeune front du poids d'un diadême !
Raoul, Charny, Meulan, votre prince aujourd'hui
De vos cœurs généreux a retrouvé l'appui :
Le ciel de ses faveurs paîra votre courage.
Si, plus faible et courbant sa tête sous l'orage,
De ses anciens devoirs Craon s'est écarté,
Valois sur son retour avait toujours compté.

CRAON.

Ah ! dans ces tems d'erreur, de trouble, d'anarchie,
En feignant de s'armer contre la monarchie,
De s'unir aux transports d'un peuple furieux,
En s'inscrivant soi-même au rang des factieux,
Dans leurs replis secrets aisément on pénètre.
Ami de la révolte, on peut s'en rendre maître :
Tel était mon espoir.

LE DAUPHIN, *à Olivier.*

Olivier, aux Français
Annoncez mon retour.

Il sort avec quelques officiers.

Charny, que désormais
Ce palais soit ouvert à leur sollicitude;
Qu'ils m'adressent leur joie ou leur inquiétude :
Prévenir leurs besoins est mon premier devoir!
C'est pour faire le bien que j'aime le pouvoir;
Le bonheur des sujets fait la gloire des princes.

A quelques autres.

Vous, sur leurs intérêts éclairant mes provinces,
Portez au repentir des paroles de paix.
Sur les maux du passé jetant un voile épais,
Mon pouvoir outragé se résigne au silence.
Par ma justice armés d'une sage clémence,
Recommandez l'oubli, prodiguez le pardon,
Et de mon père absent faites bénir le nom.

Ils sortent, à l'exception de deux pages.

SCÈNE III.

LE DAUPHIN, LE DUC DE CRAON.

CRAON.

Ainsi vous pardonnez à ce peuple rebelle?

LE DAUPHIN.

Ainsi je raffermis un pouvoir qui chancelle.

CRAON.

Ses crimes comme à moi ne vous sont pas connus;
Et ses torts envers vous...

LE DAUPHIN.

Je ne m'en souviens plus.

CRAON.

Quoi! prince, ces complots qui, pendant votre absence,
Ont menacé le trône et déchiré la France,
Ils pourraient échapper à votre souvenir!

LE DAUPHIN.

Si je m'en souvenais, il faudrait les punir.

CRAON.

Ah! soyez moins clément, et qu'un arrêt sévère
Impose à vos sujets un effroi salutaire...

LE DAUPHIN.

La justice en frappant avec sévérité,
N'a jamais de ses lois banni l'humanité.

CRAON.

Eh! n'ont-ils donc porté que des coups légitimes?

LE DAUPHIN.

En blâmant leurs forfaits n'imitons pas leurs crimes.
Mon père avec amour a su les gouverner,
Craon, vers leur devoir je veux les ramener;
Je l'essaîrai du moins.

CRAON.

Sous le sceptre d'un maître,
Ils aiment à fléchir.

LE DAUPHIN.

Je crois les mieux connaître.
Etranger aux besoins, aux maux de ses sujets,
Souvent le fils des rois, caché dans son palais,
Dès sa plus tendre enfance environné d'hommages,
S'appuyant sur la foi de ces vains témoignages,
Ouvre un esprit facile à la voix des flatteurs;
Et, prompt à consulter ces oracles menteurs,
Croit lire sur leurs traits, qu'aucun malheur n'altère,
Le bonheur de son peuple et l'amour de la terre!
D'un semblable destin le ciel m'a préservé.
C'est au milieu des camps que je fus élevé;
Au sortir du berceau j'ai pris part à vos guerres.
Le peuple m'est connu: son orgueil, ses misères,
Sa haine, son amour, ses fureurs, sa pitié,
Ses funestes penchans, j'ai tout étudié.

Mais seul de nos malheurs le peuple est-il coupable?
Des désordres publics est-il seul responsable,
Et n'a-t-on pas dans l'ombre excité ses forfaits?
Mais ces grands que mon père à comblés de bienfaits,
A la cause du roi sont-ils restés fidèles?
Leurs noms déshonorés protégent les rebelles;
Vassaux indépendans, pour accroître leurs droits,
Ils oppriment le peuple en menaçant les rois.
Craon, si de mon père exerçant la puissance,
Sur tous les révoltés j'étendais ma vengeance,
Si mon ressentiment frappait des mêmes coups
Et ce peuple et ces grands...

CRAON.

Prince...

LE DAUPHIN.

Rassurez-vous.
Avant les jours nombreux qui donnent la sagesse,
Les leçons du malheur ont vieilli ma jeunesse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAILLARD.

MAILLARD.

Si j'en crois les rapports qui me sont parvenus,
Prince, les révoltés, surpris et confondus,
D'un profond désespoir laissent percer l'empreinte,
Pour la première fois ils éprouvent la crainte;
Et semblent, en tremblant reconnaissant vos droits,
Tout prêts à se soumettre au sceptre de Valois.
Sans doute il ne faut pas avec trop d'assurance
D'un si prompt repentir accueillir l'apparence;
L'exemple du passé commande les soupçons.
Du parti Navarrois on sait les trahisons;
Mais de votre retour la révolte alarmée
Voit déjà la terreur affaiblir son armée.

Déserteurs de son camp, de prudens citoyens
Repassent en secret sous leurs drapeaux anciens.
On murmure les mots de repentir, de grâce.
Des chefs déconcertés j'ai vu pâlir l'audace,
Et du plus dangereux je devance les pas.

CRAON.

Ah! si vous m'en croyez, vous ne le verrez pas:
Du prévôt des marchands redoutez la présence;
Qu'a de commun Marcel avec un fils de France?

MAILLARD.

L'ai-je bien entendu?... C'est vous, vous, son ami,
Par qui dans ses projets Marcel fut affermi...

CRAON.

Moi, son ami!...

MAILLARD.

C'est vous dont la voix criminelle
D'un sujet égaré fit un sujet rebelle,
Qui voulez, du dauphin limitant les bontés,
Lui ravir un pardon que vous sollicitez!...
A peine sous l'abri d'une haute indulgence,
Quoi! vos premiers accens sont des cris de vengeance!
Ah! ce n'est pas ainsi qu'il faut servir Valois.

CRAON.

Marcel est l'ennemi déclaré de nos rois.

MAILLARD.

Marcel, qu'à ses devoirs le ciel enfin ramène,
Aux genoux du dauphin vient déposer sa haine.
Que ne peuvent, hélas! mes généreux efforts:
Chez tous les révoltés éveillant les remords,
Porter le repentir dans leur âme attendrie,
Et comme à la vertu les rendre à la patrie!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARCEL.

Maillard montre du doigt Marcel.

LE DAUPHIN.

Approchez sans effroi.

MARCEL.

Je n'en connus jamais.

LE DAUPHIN.

Marcel, de longs débats, divisant les Français,
Ont au sein du royaume attiré l'Angleterre,
Et livré la patrie aux horreurs de la guerre.
Je n'examine pas d'où ces maux sont sortis;
S'il faut en accuser la fureur des partis,
L'orgueil des grands vassaux luttant contre le trône,
L'ignorance du peuple attaquant la couronne,
Ou la haine d'un prince habile à se venger,
Ou l'insolent appui d'un monarque étranger!
Tant de calamités, qu'en secret je déplore,
Ont peut-être, Marcel, des causes que j'ignore.
Mais enfin il suffit, le peuple est malheureux;
Il souffre, il est en proie à des tourmens affreux.
Des esprits inquiets le désespoir s'empare;
La France est envahie, et le roi de Navarre,
Vendant à nos revers son perfide secours,
M'offre toujours la paix en conspirant toujours!

MARCEL.

La cause de nos maux ne vous est pas connue,
Prince! sur vos flatteurs daignez jeter la vue;
Interrogez les mœurs de ce vieux parlement,
Du caprice des rois méprisable instrument,
Qui, joignant sans pudeur l'orgueil à l'avarice,
Achète ses honneurs et nous vend la justice.
Contemplez de nos grands les superbes dédains,

Les coupables excès des seigneurs suzerains;
Sûrs de l'impunité, leur horrible puissance
Menace à chaque instant nos droits, notre existence,
Ajoute à nos besoins par des tributs nouveaux,
Dispute à l'indigent le fruit de ses travaux,
Et, de leur liberté dépouillant les familles,
Met un prix insultant à l'hymen de nos filles!
Du trône et de l'état intrépides soutiens,
Nous prodiguons au roi notre sang et nos biens;
Froissés par l'intérêt des pouvoirs despotiques,
Nous portons tous le poids des misères publiques;
Et sous la pourpre et l'or brillent vos favoris!
Dans leur luxe insolent nos malheurs sont écrits.
Peut-être en ce moment une sage prudence
M'aurait dû devant vous commander le silence;
Je ne sais point trahir la vérité; ma voix
Ne l'épargna jamais à l'oreille des rois.
Au peuple, à mon pays je fus toujours fidèle;
Et si c'est mériter le titre de rebelle
Que les servir tous deux avec sincérité,
Je ne me défends pas de l'avoir mérité.

CRAON.

O ciel! son repentir est encore un outrage!
Et vous daignez permettre...

LE DAUPHIN.

Oui, j'aime son langage.

MAILLARD.

Ramené vers son prince, il n'a point hésité
A faire devant lui parler la vérité :
C'est estimer son roi que d'oser la lui dire.
Montrant Marcel.
La vertu sur son cœur a repris son empire.

LE DAUPHIN.

Marcel, il fut un tems où fidèle à l'honneur,

D'un généreux sujet déployant la valeur,
A servir les Valois vous mettiez votre gloire;
De ce tems votre prince a gardé la mémoire.
Sans doute avec douleur les Valois ont appris
Qu'ils devaient vous compter parmi leurs ennemis;
Que trahissant la France et son roi légitime,
Vous renonciez, Marcel, à votre propre estime,
Et démentiez ces jours où le roi des Français
Vous offrait en exemple à ses nombreux sujets.

MARCEL.

J'ai protégé les droits du peuple.

LE DAUPHIN.

La couronne
Les protégera mieux; c'est à l'abri du trône
Que le peuple doit voir fleurir sa liberté.
Contre un prince captif votre esprit révolté
A voulu du monarque envahir la puissance.
Quels biens pouvaient sortir du sein de la licence?
Elle a couvert l'état de sombres factions,
De la perversité flatté les passions,
Et, pour comble de maux, son orgueil se prépare
A régner sous l'appui du prince de Navarre!
Si de ce prince ingrat les criminels projets
A la rebellion ont poussé les Français,
Je saurai triompher de tant de résistance,
Et vous vaincre vous-même à force de clémence,
Vous, qui, si j'écoutais la sévère équité,
D'un généreux pardon seriez seul excepté.

MARCEL.

Moi!

LE DAUPHIN.

Mais je ne viens pas, plein d'un espoir farouche,
La haine dans le cœur, la menace à la bouche,
Venger sur vous les maux que ce peuple a soufferts...

Des Français égarés ne m'en sont pas moins chers.
Parmi nos citoyens rappelant la concorde,
Méritez le pardon que le roi vous accorde;
Et je me souviendrai que Marcel autrefois,
Avant de les combattre a défendu ses rois.

MARCEL.

Prince!

LE DAUPHIN.

Relevez-vous.

CRAON.

Tant de grandeur m'étonne.

MARCEL.

Je n'oublîrai jamais qu'un Valois me pardonne.

LE DAUPHIN.

Eh bien! puisqu'à l'honneur Marcel enfin rendu
M'apporte un repentir si long-tems attendu,
Que Paris aujourd'hui près de moi le contemple;
Donnant à ses amis un salutaire exemple,
De sa soumission qu'il les rende témoins.

MARCEL.

Juste ciel!... vous voulez...

LE DAUPHIN.

Oui, je veux que vos soins
M'aident à retenir une foule inconstante.
Venez de votre roi combler la juste attente :
Qui lui résistera quand Marcel est soumis?

Ils sortent.

SCÈNE VI.

LE DUC DE CRAON, MAILLARD.

Au moment où Maillard se dispose à sortir, le duc l'arrête.

CRAON.

Vous aimez votre prince?

MAILLARD.

Autant que mon pays.

CRAON.

Armez-vous de courage, et prévenez un crime!

MAILLARD.

Ciel!

CRAON.

Au fer des bourreaux arrachez la victime.
J'ai contemplé Marcel aux genoux du dauphin;
Ses yeux cherchaient la place où doit frapper sa main.

MAILLARD.

Qui vous a révélé cette affreuse espérance?

CRAON.

Ses regards à l'instant m'en ont fait confidence.

MAILLARD.

Ah! je rougis pour vous d'un semblable soupçon.
Marcel du jeune prince a reçu son pardon;
Je fus son ennemi, mais je lui rends justice;
Je crois à ses remords.

CRAON.

Moi qui fus son complice,
Je crois à ses forfaits. Sage ami de nos rois,
Contre un sujet ingrat protégez les Vallois.
Il n'est point de traités que Marcel n'ose enfreindre;
Plus il paraît soumis, plus Marcel est à craindre.

MAILLARD.

Marcel méditerait un forfait aussi grand!
Non, je ne puis le croire, et j'en ai pour garant
La fierté que lui-même à fait ici paraître.
A lui-même.
Mais si cette fierté cachait l'âme d'un traitre;
Si Craon, plus habile à pénétrer ses vœux,
A Craon.
Eût deviné Marcel... Ah! dans ce doute affreux,
Unissons nos efforts, et veillons en silence
Sur les jours du dauphin, sur l'honneur de la France.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ACTE QUATRIÈME.

La scène est à l'Hôtel-de-Ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE.

Le peuple du dauphin entoure le palais :
J'attache vers ces lieux mes regards inquiets.
Peut-être en ce moment!... Exauce ma prière,
Dieu puissant; qu'un rayon de ta sainte lumière
De mon père abusé dessille enfin les yeux!
Éloigne de son cœur ces soins ambitieux,
Qui de tourmens sans nombre empoisonnent sa vie;
Rends-lui ces jours de paix, ces jours dignes d'envie;
Où goûtant les douceurs de son obscurité,
Mon amour suffisait à sa félicité;
Qu'il retrouve en son cœur, qu'il y garde sans cesse
Pour des rois qu'il aima, sa première tendresse.
Ah! si pour obtenir un semblable retour,
Il fallait imposer silence à mon amour,
Pour le salut d'un père est-il rien qu'on ne fasse?
Dieu juste, Dieu clément! certaine de sa grâce,
Heureuse à son bonheur de me sacrifier,
Aux pieds de tes autels, oubliant Olivier,
J'irais... C'est lui.

SCÈNE II.

MARIE, OLIVIER.

OLIVIER.

Marie! ah! partage ma joie,
Mes transports.

MARIE.

Que dis-tu? près de moi qui t'envoie?

OLIVIER.

C'en est fait, de la paix le jour enfin a lui;
La justice l'emporte, et ton père aujourd'hui
D'un pardon généreux acceptant l'indulgence,
Rend son cœur aux Valois, et son bras à la France.
Il rompt avec l'Anglais dont il était l'espoir,
Et donne à tous les siens l'exemple du devoir.

MARIE.

Grand Dieu! dont la sagesse en ce moment l'éclaire,
Tu devais à mes vœux le salut de mon père.

OLIVIER.

Au sein de son palais que n'as-tu comme moi
Vu ce prince adoré, si digne d'être roi,
De ses ressentimens faisant le sacrifice,
Aux chefs des conjurés tendre une main propice;
De leurs longues erreurs absoudre ses sujets,
Gagner des repentirs à force de bienfaits!
Ah! nous devons bénir cette grande journée;
Tout est changé pour nous, d'un heureux hyménée
Nous verrons s'allumer les célestes flambeaux.
Ton père et moi, rangés sous les mêmes drapeaux,
Nous servirons ensemble et Valois et la France.
A ses fils abattus nous rendrons l'espérance,
Et prouverons sans peine à tous leurs ennemis
Qu'on n'en triomphe point tant qu'ils restent unis.

MARIE.

Hélas! je n'ose encor partager ton ivresse.

OLIVIER.

Juste ciel! quel malheur menace ma tendresse!
Craindrais-tu que l'absence éloignant son retour
Dans le cœur d'Olivier n'eût affaibli l'amour,
Et qu'aimé de Marie on pût être parjure!

A ma fidélité ferais-tu cette injure?
Non, tu me connais trop pour douter de ma foi!
Le passé, le présent, tout te répond de moi :
Mais si l'éloignement n'a rien pu sur ma flamme,
Ai-je aussi conservé tous mes droits sur ton âme?
De l'hymen qui devait charmer notre avenir,
Peut-être as-tu chassé l'importun souvenir?
Ah! qu'ai-je dit? pardonne un soupçon qui t'offense.

MARIE.

Va, je laisse à ton cœur le soin de ma défense;
Rappelle-toi ce jour où comblant ton espoir,
Mes parens de t'aimer me firent un devoir;
Ai-je à tes veux caché mon innocente joie?
Et quand notre famille à la discorde en proie,
D'un orage nouveau menaçant nos destins,
Rendit notre avenir et nos nœuds incertains,
De ma douleur, ingrat, t'ai-je fait un mystère?
Tremblante pour tes jours, craignant pour ceux d'un
Devant le dieu du ciel humiliant mes vœux, [père,
Ici même à l'instant je priais pour tous deux;
Sans mon père, sans toi, que m'importe la vie!

OLIVIER.

Ah! que dans les tourmens elle me soit ravie,
Si ma bouche indiscrète et prompte à t'outrager
Laisse échapper un mot qui te puisse affliger;
Mais qu'au moins à l'espoir ton âme s'abandonne,
De retour en ces lieux, Valois règne et pardonne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL, *à lui-même.*

Aux genoux d'un enfant on m'aura vu fléchir,
Et je pardonnerais à qui m'a fait rougir!

MARIE.

C'est mon père!

MARCEL.

Olivier !

OLIVIER.

Ah ! souffrez que ma joie
Devant vous, sans contrainte, aujourd'hui se déploie.
Jamais pareil spectacle à mes yeux éblouis
D'un si bel avenir n'a flatté mon pays :
Les félons abjurant leurs fureurs sacriléges,
Les barons renonçant à de hauts priviléges,
Et d'un commun accord armant tous leurs sujets
Pour protéger Valois et chasser les Anglais!
Ah! qui ne chérirait cette auguste alliance
Qui va rendre la paix et la gloire à la France!

MARIE.

Doux espoir!

MARCEL.

Olivier, je partage tes vœux.
La paix de mon pays est tout ce que je veux;
Mais cette paix encore est loin de ma patrie!

OLIVIER.

Le retour du dauphin en est la garantie.

MARCEL.

Penses-tu qu'en un jour on la puisse acquérir,
Qu'au désir d'un enfant on la voie accourir ;
Que ce peuple, animé d'une juste vengeance,
Se laisse désarmer par sa seule présence,
Et vienne s'accusant des maux qu'il a soufferts,
Redemander sa chaîne et reprendre ses fers ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LAIGNEVILLE, CONSAC, CONJURÉS.

LAIGNEVILLE, *bas à Consac.*

Vois : le fils de Maillard! il nous trahit...

CONSAC.

Silence !

LAIGNEVILLE.

Nos jours sont menacés, je brave sa présence.
Sur mon propre danger je veux être éclairci,
Approchons.

MARCEL, *les apercevant.*

Malheureux ! que cherchez-vous ici?

LAIGNEVILLE.

Marcel, d'un bruit affreux notre oreille est frappée.
D'un soin nouveau, dit-on, ton âme est occupée;
Tu t'éloignes de nous : on t'a vu dans ce jour,
Du prince aux fleurs de lys saluant le retour,
A la soumission abaisser ton hommage,
Et d'un vieux courtisan reprendre le langage!

MARCEL, *froidement.*

J'ai fait ce que j'ai dû.

LAIGNEVILLE.

Qui te l'avait permis?
Qui t'a donné le droit d'exposer tes amis,
De violer ta foi, d'engager leur promesse?
D'un prince courtisan la dangereuse adresse
A suffi pour te faire oublier tes sermens.
Tu trahis à la fois tous tes engagemens,
Tu compromets nos jours, et d'un pardon sans gloire
Ta coupable frayeur flétrit notre mémoire.
Eh! qui, d'un fer sanglant osant armer nos mains,
Nous a de la révolte enseigné les chemins?
Qui nous fit une loi du meurtre, du carnage?
Nos forfaits sont les tiens, nos crimes ton ouvrage.
Accablés sous le poids de nos adversités,
Dépouillés de nos biens, errans, persécutés,
Des querelles du trône innocentes victimes,
Sous nos toîts dévastés nous végétions sans crimes!

Malheureux, mais soumis; mécontens, mais discrets.
Tu vins de notre vie épier les secrets;
D'un superbe avenir flattant notre indigence,
Tu forças nos douleurs à rompre le silence.
Nos malheurs se taisaient, tu les fis murmurer;
Par toi le désespoir apprit à conspirer;
Sur ton ambition tu réglas notre audace;
Et couvert aujourd'hui d'une honteuse grâce,
Tu livrerais nos jours pour racheter les tiens!
Tu nous trahirais... toi! non, tu nous appartiens.
Par des liens de sang le crime nous rassemble;
Et nous devons mourir ou triompher ensemble!

MARCEL.

Imprudent, de Marcel tu sondes les projets!
D'où sais-tu qu'oubliant ses plus chers intérêts,
J'ai du peuple à Valois immolé la puissance?
De mes secrets desseins te dois-je confidence?
Et chef de conjurés, aux conjurés soumis,
Me faut-il pour agir attendre leurs avis?

OLIVIER, *à part.*

Qu'entends-je! quels discours!

MARIE, *à part.*

O douleur qui m'accable!

LAIGNEVILLE.

Tu ne nous trahis point?

MARCEL.

Si j'en étais capable,
Seriez-vous en ces lieux?

LAIGNEVILLE.

Mais ta bouche a promis
Au régent...

MARCEL.

J'ai juré de servir mon pays,
De protéger ses droits, de défendre sa cause.

OLIVIER, *à Marcel.*

Ainsi sur vos sermens quand Valois se repose...

MARCEL, *froidement.*

Il n'y croit pas.

OLIVIER.

Comment ?

MARCEL.

Juge mieux de la cour.
Qui fit trembler son roi doit trembler à son tour ;
A l'oubli protecteur c'est en vain qu'il aspire,
Plus de repos pour lui.

OLIVIER.

Marcel, qu'osez-vous dire !
Jamais de tyrannie on n'accusa Valois ;
Nul n'a porté plus loin le respect pour les lois,
Soumettant sa couronne à leur sage tutelle,
Toujours à sa parole il se montra fidèle.

MARCEL.

Les tems me l'ont appris, cette fidélité
N'est souvent qu'un hommage à la nécessité:
Vaincu l'on s'y soumet, vainqueur on s'en dispense.
Et qui me répondra qu'aux jours de sa puissance,
Des droits de ses sujets un monarque ombrageux
Ne se souviendra pas que leurs bras courageux,
A son ambition posant une barrière,
Ont devant notre épée abaissé sa bannière?
Mais je veux devant toi m'expliquer sans détour.
Pour ma fille, Olivier, je connais ton amour;
A tes vœux autrefois j'ai permis l'espérance.

MARIE.

Dieu! quel est son dessein ?

MARCEL.

Malgré le tems, l'absence,
Si tu l'aimes encor...

OLIVIER.

Si je l'aime ! Ah ! Marcel,
D'un amour aussi pur jamais aucun mortel
N'a brûlé, n'a senti la flamme dévorante.
Sur les pas du dauphin lorsque ma vie errante
S'écoulait loin des lieux par Marie habités,
Quand le sort, ajoutant à nos calamités,
Tenait au sein des camps notre gloire enchaînée,
Du retour de Valois éloignait la journée,
Ou d'un revers sanglant, fatal aux léopards,
De Compiègne ou d'Amiens nous livrait les remparts ;
Au milieu des dangers, de la paix, du carnage,
De Marie en tous lieux la noble et douce image
D'un heureux avenir enchantait mes douleurs,
Et je mêlais son nom à ma joie, à mes pleurs.
Si j'aime votre fille ! avec idolatrie :
Comme on aime son dieu, son prince, sa patrie...
Je donnerais ma vie et pour elle et pour eux !

MARIE.

Cher Olivier !

MARCEL.

Un mot, je puis te rendre heureux.

MARIE.

Mon père !

OLIVIER.

J'obtiendrais une faveur si grande !

MARCEL.

Ton sort est dans tes mains.

OLIVIER.

Parle, ordonne, commande.

MARCEL.

Embrasse notre cause, et sers nos projets !

OLIVIER.

Moi !

MARCEL.

Si ma fille t'est chère.

OLIVIER.

Abandonner mon roi?
Acheter mon bonheur au prix d'une bassesse!

LAIGNEVILLE, *bas à Marcel.*

Tu nous perds.

MARCEL, *à Laigneville.*

De son cœur je connais la noblesse;
A de vieux préjugés s'il lui faut obéir,
Il pourra nous combattre, et non pas nous trahir.

CONSAC.

Ciel! Maillard.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAILLARD, CHARNY, HABITANS DE PARIS.

MAILLARD.

Est-ce ainsi que tu tiens ta promesse?

OLIVIER, *à part.*

Mon père! où fuir?...

MARCEL.

Qu'a donc cet aspect qui te blesse?

MAILLARD.

Que vois-je autour de toi? que de séditieux
Dont les crimes...

MARCEL.

Sur tous as-tu jeté les yeux?
Ton fils est parmi nous.

MAILLARD.

Mon fils!

MARCEL.

Et sa présence
D'un semblable entretien garantit l'innocence.

OLIVIER, *à part.*

O piége affreux!

MARCEL.

Maillard, je ne le cèle pas,
Comme le mien, la haine avait armé leurs bras,
Et ce matin encor nous conspirions ensemble;
Mais un soin différent maintenant nous rassemble.
Du retour du dauphin inquiets, tourmentés...
J'ai rassuré d'un mot leurs esprits agités :
Sur leurs nouveaux devoirs ma bouche les éclaire.

MAILLARD.

Dis-tu vrai?

OLIVIER, *à demi-voix.*

Je pourrais...

MARIE, *l'interrompant.*

Tu peux perdre mon père.

MAILLARD.

Et Marcel au dauphin répond de ses amis?

MARCEL.

Ils suivront mon exemple, ils me l'ont tous promis.

MAILLARD.

D'un si prompt changement...

MARIE.

Exigez-vous un gage?
Me voici; dans vos mains je me mets en otage.

MAILLARD.

Vous?

MARIE.

Moi!

OLIVIER.

Dieux!

MARCEL.

Ma fille!

MARIE.

Ah! ne me refusez pas.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MARCEL, *à part.*

Funeste dévoûment!

MARIE, *à Maillard.*

Je m'attache à vos pas.
A mon père aujourd'hui vous rendrez votre estime,
A Olivier.
Ou je l'arrêterai sur les bords de l'abîme.

MARCEL.

Je ne souffrirai point que ma fille...

CHARNY.

Marcel,
Un semblable refus serait d'un criminel.

MARIE.

Mon cœur dans ce refus ne voit que sa tendresse.

MAILLARD.

Reprenez, chère enfant, cette sainte promesse;
Je refuse un otage...

CHARNY, *avec force.*

Et nous, nous l'acceptons.
De ta fille, Marcel, c'est nous qui répondrons.

MARIE.

Je vous suis.

CHARNY.

S'il est vrai qu'elle te soit si chère,
Ses jours seront garans des projets de son père.

MARCEL, *à part.*

Ah! qu'ils me paîront cher cet instant de terreur!

MAILLARD.

Aux habitans. A Marcel.
Sortons; crains d'exciter leur aveugle fureur.

MARIE, *à Olivier.*

D'un espoir consolant sa douleur me pénètre :
En m'exposant pour lui je l'ai sauvé peut-être.
Elle sort avec Maillard, Charny, Olivier et les habitans.

SCÈNE VI.

MARCEL, LAIGNEVILLE, CONSAC, CONJURÉS.

LAIGNEVILLE.

Marcel, que résous-tu?

MARCEL.

D'accomplir mon dessein.
Si nous tardons ce soir, nous périssons demain.

LAIGNEVILLE.

Quoi! lorsqu'un grand danger vient menacer ta fille...

MARCEL.

Amis, quand on conspire on n'a plus de famille.
Vous, près du Navarrois retournez; dites-lui
Que ce nouveau danger réclame un prompt appui;
Qu'il hâte vers ces lieux sa marche souveraine.

Consac sort.

Aux autres.

D'une foule crédule entretenez la haine;
Des plus nobles vertus parez tous les proscrits,
Du peuple pour les grands réveillez les mépris;
Caressez ses besoins... échauffez son courage,
Promettez-lui de l'or, des honneurs... le pillage.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL.

Consac ne revient pas; cet ami dévoué
Près du roi de Navarre aurait-il échoué?
Non : à son intérêt ce monarque fidèle
N'attend que de moi seul sa couronne nouvelle.
Mais si, de son approche instruit par trahison,

Maillard de ce retour concevait le soupçon;
Si ma fille... ah! chassons cette affreuse pensée.
Sous l'appui d'Olivier ma fille s'est placée;
Elle a bravé pour moi les horreurs du trépas:
J'irai victorieux l'arracher de leurs bras,
Venger mes droits blessés...Mais que vois-je? c'est elle!
Ma fille!...

SCÈNE II.

MARCEL, MARIE.

MARIE.

A l'amitié, Maillard toujours fidèle,
A brisé mes fers.

MARCEL.

Lui!

MARIE.

Sa générosité
Me rend à votre amour. Je n'ai point accepté
De tes jours innocens l'imprudent sacrifice,
M'a-t-il dit, qu'à ma voix ta piété s'unisse;
Cours d'un père irrité désarmer la fureur;
Cours lui rendre la paix, la vertu, le bonheur.
Demain dans ses conseils le régent vous appelle.

MARCEL.

Va, je serai toujours à ses yeux un rebelle
Dont rien n'effacera les torts.

MARIE.

Si le dauphin,
Demain ici...

MARCEL.

Mon sort sera fixé demain.

MARIE.

Quel est votre dessein? Quitteriez-vous la France?
Ah! je suis digne au moins de votre confiance.
Quel que soit le pays où vous portiez vos pas,

Mon sort est de vous suivre. Il n'est point de climats,
D'exil, ni de tourmens, ni de pouvoir sur terre,
Qui me puisse un instant séparer de mon père.

MARCEL.

Demain tu sauras tout. On vient, retire-toi;
Va goûter un repos qui n'est plus fait pour moi.

SCÈNE III.

CONSAC, MARCEL.

MARCEL.

Eh bien! le Navarrois instruit par ton message...

CONSAC.

Vers Paris en silence il se fraie un passage :
Suivi de ses archers, protégé par la nuit,
Aux bastilles du nord il t'attend à minuit.

MARCEL.

Enfin sur le succès mon esprit est tranquille!
Nous y serons.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LAIGNEVILLE, CONJURÉS.

LAIGNEVILLE.

Marcel, j'ai parcouru la ville;
Ses habitans trompés par un calme imposteur,
D'un paisible sommeil savourant la douceur,
S'endorment dans la joie et dans l'imprévoyance.
Ma voix, des moins heureux, gagnant la confiance,
A du peuple à ton gré sondé les passions;
J'ai fait parler la haine et les ambitions.
Qui n'a pas une injure à venger dans la vie?
Qui n'a pas sur les grands jeté des yeux d'envie?
Le changement suffit aux esprits corrompus :
L'intérêt m'a livré les plus irrésolus.
D'autres fuyant l'éclat, et c'est le plus grand nombre,

Admirent tes projets, les serviront dans l'ombre;
Assurés du secret, leur bouche m'a promis
D'abandonner Valois, de servir nos amis;
Et, vendus sans danger à l'or d'un nouveau maître,
Au moment du triomphe ils se feront connaître.

MARCEL.

Rougir de conspirer, et par des trahisons
Du prix de notre sang enrichir leurs maisons!
Non, jamais! puisque d'eux le péril nous sépare,
Que d'un sang corrompu leur prudence est avare,
Marcel à leur appui ne veut plus recourir;
Quand on veut conspirer, il faut savoir mourir.
S'il en est parmi vous qui craignent de me suivre,
Qu'ils partent, j'y consens, je leur permets de vivre;
Et ne m'informe pas si leur lâche secours
Aux fureurs du dauphin ira vendre mes jours.
Mais il ne s'agit plus, conspirateurs timides,
De disputer nos biens au fardeau des subsides;
De limiter les droits du pouvoir souverain,
De mendier la paix les armes à la main;
Sans prolonger le cours de nos guerres civiles,
Sans fatiguer nos bras de crimes inutiles,
Frappons l'état au cœur; que le régent surpris,
Cette nuit pour jamais s'éloigne de Paris!

LAIGNEVILLE.

Les Valois ont régné.

CONSAC.

Le peuple ainsi l'ordonne.

LAIGNEVILLE.

Le peuple au Navarrois décerne la couronne.

MARCEL.

Il nous attend.

TOUS.

Partons!

MARCEL.

Avec art divisés,
Par des chemins obscurs, des sentiers opposés,
Rendons-nous près de lui; songez qu'une imprudence
Compromettrait nos jours et le sort de la France.
A Laigneville et Consac.
Guidez vers les faubourgs vos nombreux compagnons;
Ils nous suivront de près.
A quelques autres.
Et quant à nous, marchons!
Si mon bras ne vous peut garantir la victoire,
Aux côtés de Marcel on ne meurt pas sans gloire.
Il sort avec la moitié des conjurés.

SCÈNE V.

CONSAC, LAIGNEVILLE, CONJURÉS.

CONSAC.

D'un semblable génie on doit tout espérer.

LAIGNEVILLE.

Vous venez de l'entendre, il faut nous séparer.
A quelques-uns.
De la Seine à pas lents côtoyez les rivages;
A d'autres.
De la vieille Cité, nous, tentons les passages;
Nous nous réunirons sous les murs...
Ils vont pour sortir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAILLARD.

MAILLARD.

Arrêtez!
Vous n'accomplirez pas ce que vous méditez.

LAIGNEVILLE.

Téméraire! sais-tu quel danger te menace?
Vingt poignards sont levés pour punir ton audace.

MAILLARD.

Je présente sans peur, instruit de ton dessein,
Le cœur d'un honnête homme au fer d'un assassin.

LAIGNEVILLE.

Ah! si je n'écoutais qu'une juste vengeance....

MAILLARD.

Frappe donc... Que ma mort soit utile à la France;
Frappe... et que remplissant Paris d'un cri d'effroi,
Du trépas qui l'attend elle instruise mon roi.

CONSAC, *aux conjurés.*

Ah! gardons-nous...

MAILLARD.

Pourquoi cette crainte timide?
Votre âme sans remords médite un parricide;
Vos mains au sang d'un roi brûlent de se plonger,
Et d'un forfait obscur vous n'osez vous charger!

LAIGNEVILLE.

Rends grâce à la pitié.

MAILLARD.

Votre pitié m'offense.

LAIGNEVILLE, *à demi-voix aux conjurés.*

Des soins plus importans veulent notre présence;
Amis, suivez-moi tous...

MAILLARD, *se plaçant devant eux.*

Vous ne sortirez pas!
Ces lieux sont par mon ordre entourés de soldats.
Vos complots pour Maillard ne sont plus un mystère.

LAIGNEVILLE.

Peux-tu nommer ainsi le projet salutaire,
Qui, d'un royaume éteint relevant la splendeur,
Détrône l'anarchie et nous donne un sauveur.

MAILLARD.

Enfans dénaturés d'une mère chérie,
Est-ce en la déchirant qu'on sauve sa patrie?

Ce coupable ennemi du pur sang de nos rois,
L'appui des factieux, l'infâme Navarrois,
Sur nos dissentions veut fonder sa puissance:
Et vous servez ses vœux, et vous aimez la France!
De l'honneur à vos pieds foulant les saintes lois,
Vous armez votre main contre un fils de Valois;
Et l'exilant du trône où régnaient ses ancêtres,
Au sang d'un ennemi vous demandez des maîtres!
Et vous êtes Français!

LAIGNEVILLE.

De ce titre sacré
Il n'est aucun de nous qui ne soit honoré;
C'est en ce nom qu'ici, libres de nos suffrages,
Nous choisissons les rois dignes de nos hommages.

MAILLARD.

Et quand il serait vrai que le peuple aujourd'hui
D'un monarque nouveau sollicitât l'appui,
Et qu'ajoutant aux maux qui désolent la France,
Il se crût dégagé de son obéissance;
Faut-il qu'un étranger... Ah! des fils de Pépin
Quand le tems à l'oubli condamna le destin;
Quand il fallut choisir pour la France nouvelle
Un chef brave, prudent, et surtout digne d'elle,
Dans ce jour solennel que firent vos aïeux?
Sur des héros Français ils jetèrent les yeux;
Un d'entr'eux, le plus grand, peut-être le plus juste,
Du bandeau de Clovis ceignit son front auguste.
Vos pères s'honoraient par un semblable choix.
Français, ils n'allaient point pour se donner des rois,
D'un empire voisin consultant les annales,
Greffer des noms obscurs sur nos tiges royales:
Jamais un étranger n'aurait régné sur eux!

LAIGNEVILLE.

Ne pouvons-nous élire un guerrier valeureux?...

MAILLARD.

Songez-y bien, Soissons, Abbeville, Armentières,
Du parti navarrois désertent les bannières,
Et levant l'étendard contre un roi factieux,
Au secours du dauphin avancent vers ces lieux.

LAIGNEVILLE, *à quelques-uns.*

Vers ces lieux!

MAILLARD.

A Valois un moment infidèle,
La victoire, du trône embrassant la querelle,
Des défaites d'un jour s'apprête à le venger;
Et vous couronneriez les vœux de l'étranger?

TOUS.

Nous!

MAILLARD.

Vos ressentimens serviraient sa vengeance?

TOUS.

Jamais!

MAILLARD.

A son pouvoir vous livreriez la France?
Vous la condamneriez aux plus sanglans affronts?
Vous!

LAIGNEVILLE.

Qu'on arme nos mains, et nous la défendrons.

MAILLARD.

Contre le Navarrois?

LAIGNEVILLE.

Contre lui! qu'il paraisse!

MAILLARD.

Ah! vous êtes Français!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER.

Mon père, le tems presse.
Fidèle exécuteur de vos ordres secrets,

J'ai d'amis dévoués entouré le palais,
Et confié le prince à leur garde fidèle,
Dans Paris, où circule une rumeur nouvelle,
Tout se meut, tout s'agite; un grand événement
Se prépare....

MAILLARD.

A Olivier. *Aux conjurés.*

Silence! Eh bien! dans ce moment
Dois-je compter sur vous? Répondez sans mystère.

Marie entre et écoute.

TOUS.

A la mort!

MAILLARD.

Suivez-moi!

MARIE *s'avançant.*

Les amis de mon père
Aux ordres de Maillard! n'est-ce point une erreur?
Où les conduisez-vous?

MAILLARD.

Au chemin de l'honneur.

SCÈNE VIII.

MARIE, OLIVIER.

MARIE.

A ton cœur, Olivier, si jamais je fus chère,
Pars, cours, vole, suis-les, sois l'appui de mon père;
Contre ses ennemis prête-lui ton secours.
Sans exposer les tiens, prends pitié de ses jours.
Ma vie est, tu le sais, attachée à la sienne:
Je mourrais de sa mort, je mourrais de la tienne!..

OLIVIER.

Marie, au nom du ciel, calme ton désespoir,
Va, crois-en mon amour, sans trahir mon devoir
Je sauverai ton père.

Il sort.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCÈNE IX.

MARIE, *seule.*

O nuit épouvantable !
Je succombe à l'excès du malheur qui m'accable.
Quelle main a donné le signal des combats?
Mon père... vers quels lieux a-t-il porté ses pas?
Hélas! on n'aura pu désarmer sa colère.
Et ce n'est point assez de trembler pour un père!
Celui qu'à mon bonheur le ciel avait promis,
L'ami de mon enfance... Olivier!.. Je frémis.
Je n'ose sur moi-même arrêter ma pensée :
Partout d'un grand malheur je me vois menacée.
Mon père, mon amant, l'un de l'autre ennemis,
Sous des chefs différens s'armant pour leur pays,
Me pénètrent d'effroi, me remplissent d'alarmes,
Et jusqu'à leurs succès, tout m'annonce des larmes.
Mais que dis-je? Olivier vers mon père a couru;
Olivier de ses jours ici m'a répondu.
Olivier, cher objet de ma vive tendresse,
Mon amour se confie à ta sainte promesse;
J'espère... et malgré moi je sens couler mes pleurs.
On entend du bruit.
D'où naît ce bruit affreux, ces horribles clameurs?
J'entends des cris d'effroi, de désespoir, de rage.
Mon Dieu, nous livrez-vous aux horreurs du carnage?
Avez-vous résolu...

LE PEUPLE, *en dehors.*

Montjoie et Saint-Denis!

MARIE.

Grands Dieux! mon père est mort.

SCÈNE X.

MARIE, CHARNY.

CHARNY.

Maillard n'a plus de fils.

MARIE.

Ciel!

CHARNY.

D'un grand dévoûment victime volontaire...

MARIE.

Olivier!

CHARNY.

Il est mort aux pieds de votre père.
Dans l'espoir de fléchir son funeste courroux,
Il priait, il pressait, embrassait ses genoux;
Cherchait à réveiller dans cette âme flétrie
Les noms chers et sacrés d'honneur et de patrie.
Marcel, inaccessible à ses pleurs, à ses cris,
D'un pas rapide et sûr aux portes de Paris
Guidait ses conjurés. O rencontre fatale!
Des dangers imminens que court la capitale
Nos fidèles bourgeois par Maillard avertis,
Aux bastilles du nord à sa voix réunis,
De Marcel et des siens attendaient la présence.
Olivier, qui les voit, au-devant d'eux s'élance,
Veut détourner leurs traits... et dans son sang baigné
Tombe frappé du coup à Marcel destiné :
De son sang généreux la terre est abreuvée;
On frémit de sa mort... et la hache levée,
Des bourgeois irrités secondant les fureurs,
Menace votre père.

MARIE.

O comble de douleurs!

SCÈNE XI.

MAILLARD, UN GRAND NOMBRE D'HABITANS ARMÉS, ET PORTANT DES TORCHES.

MAILLARD.

Instruisez le dauphin du succès de nos armes.

MARIE.

Ah! Maillard!

MAILLARD.

Chère enfant, ne cachez point vos larmes.
Quand Paris est sauvé vous perdez plus que moi:
L'infortuné Marcel n'est pas mort pour son roi.

MARIE.

J'ai tout perdu.

MAILLARD.

Qu'au moins le malheur nous rassemble:
Sur ceux qui ne sont plus nous pleurerons ensemble.
Mon fils était l'espoir, l'honneur de son pays,
L'orgueil de mes vieux ans, et je n'ai plus... Amis,
Des pleurs qui malgré moi coulent en abondance
Détournez vos regards... ne songeons qu'à la France.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

CONDITIONS PRINCIPALES DE LA SOUSCRIPTION.

A dater du 1er janvier 1827, il paraît et paraîtra régulièrement une pièce de Théâtre tous les six jours; savoir: les 1er, 6, 12, 18 et 24 de chaque mois; le prix de chacune est de 12 cents pour MM. les Souscripteurs qui les prendront au Bureau; de 13 cents, portées à domicile à Bruxelles; et de 17 cents envoyées, *franco* par la poste, à MM. les Souscripteurs des autres villes du royaume.

Nous ferons paraître, autant qu'il nous sera possible, des pièces nouvelles de tous les genres; mais si MM. les auteurs dramatiques se reposaient, nous profiterions de ce moment de repos pour glisser quelques anciennes pièces que le public voit toujours avec plaisir; et on ne doit pas nous faire l'injure de croire que nous oublierions le Tartufe, l'Avare, le Cid, Athalie, le Barbier de Séville, les Fausses Confidences, etc., etc.

Chaque mois, un Costume de Théâtre d'une exécution soignée, ornera une des cinq pièces.

On ne recevra de Souscription que pour une série de quinze Pièces.

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

Au Bureau du Répertoire, chez J. WODON, rue des Pierres, nº 1137;

Et chez H. ODE, Éditeur.